**Zeitschrift:** Film : revue suisse de cinéma
**Herausgeber:** Fondation Ciné-Communication
**Band:** - (2001)
**Heft:** 19

**Artikel:** Kaufman, la résurrection
**Autor:** Creutz, Norbert
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-932806

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 12.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Le marquis à l'œuvre (Geoffrey Rush)

dans la lignée d'un Peter Brook («Marat-Sade») ou d'un Milos Forman (on pense à «Vol au-dessus d'un nid de coucou / One Flew Over the Cuckoo's Nest» et à «Larry Flynt»): celle des grands moralistes paradoxaux. ■

**Titre original** «Quills». **Réalisation** Philip Kaufman. **Scénario** Doug Wright, d'après sa pièce. **Image** Rogier Stoffers. **Son** John Midglet. **Musique** Stephen Warbeck. **Montage** Peter Boyle. **Décors** Martin Childs. **Costumes** Jacqueline West. **Interprétation** Geoffrey Rush, Kate Winslet, Joaquin Phoenix, Michael Caine... **Production** Fox Searchlight Pictures; Julia Chasman, Nick Wechsler, Peter Kaufman. **Distribution** Twentieth Century Fox (2000,USA). **Site internet** www.quillsmovie.com. **Durée** 2 h 04. **En salles** 21 mars.

# Kaufman, la résurrection

**Américain tourné vers l'Europe, Philip Kaufman n'a jamais craint les sujets à controverse. «Quills - La plume et le sang» renoue le fil rompu d'un parcours d'auteur à redécouvrir.**

Par Norbert Creutz

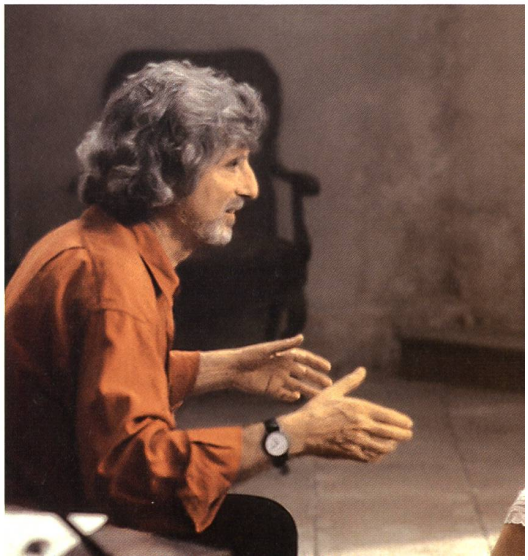
«Résident *alien*» du cinéma américain, Philip Kaufman n'avait plus donné de nouvelles depuis sept ans et son décevant *thriller* «Soleil Levant» («Rising Sun»). La raison? Plusieurs projets qui ont capoté, dont «The Alienist» d'après un roman de Caleb Carr pour Paramount. «Après deux ans, ils m'ont dit qu'ils ne tenaient plus à faire un film sur le meurtre d'un jeune garçon prostitué», explique l'intéressé. Tel est Kaufman: un anti-puritain peu enclin au compromis et qui pense sincèrement que le public peut accepter les sujets les plus scabreux pour peu qu'ils soient traités intelligemment.

Né en 1936 à Chicago d'un père d'origine russo-polonaise et d'une mère d'origine allemande, Kaufman s'est toujours senti un peu Européen. Ses études universitaires (durant lesquelles il rencontra sa femme et collaboratrice, Rose), suivies de quelques années de voyage en Grèce, en Italie et aux Pays-Bas, ont sans doute accentué ce trait du futur réalisateur de «L'insoutenable légèreté de l'être» («The Unbearable Lightness of Being»). Le cinéma, lui, le passionne depuis sa découverte de Bergman, de la Nouvelle vague et du cinéma italien.

## Entre œuvre personnelle et films alimentaires

C'est inspiré par «Shadows» de John Cassavetes qu'il se lance alors dans l'expérience du cinéma indépendant, tournant à Chicago avec des comédiens du cabaret Second City «Goldstein» (1964) et «Fearless Frank» (1966), deux satires surréalistes qui ne seront guère vues que dans les festivals. Kaufman s'installe alors en Californie où commencent d'emblée ses problèmes avec le système hollywoodien. Ceux-ci expliquent ces longues périodes «d'inactivité» qui feront de Kaufman ce cinéaste un peu insaisissable, alternant projets personnels et commandes.

Les années 1970 l'imposent malgré tout à travers un western révisionniste («La légende de Jesse James / The Great Northfield Minnesota Raid», avec Cliff Robertson et Robert Duvall), un film d'aventures chez les Esquimaux («The White Dawn», avec Warren Oates), un film de SF horrifique (l'excellent *remake* de «L'invasion des profanateurs de sépultures / Invasion of the Body Snatchers», avec Donald Sutherland) et un film de jeunes délinquants («Les seigneurs / The Wanderers», d'après le roman de Richard Price). Entre-temps, Kaufman a aussi abandonné les rênes de «Josey Wales, hors-la-loi» à Clint



Eastwood, rédigé avec Georges Lucas le premier jet des «Aventuriers de l'arche perdue» et perdu une année sur un premier «Star Trek» abandonné. Ce n'est qu'en 1983, avec «L'étoffe des héros» («The Right Stuff»), que Kaufman en finit avec l'Amérique, ses genres et ses mythes. En retraçant l'épopée de la conquête de l'espace, il signe un film-somme qui lui vaut d'être enfin reconnu comme un véritable auteur.

### Du côté de l'Europe

Suggérée par Milos Forman et le producteur Saul Zaentz, l'adaptation du roman de Milan Kundera «L'insoutenable légèreté de l'être» («The Unbearable Lightness of Being», 1987) marque ensuite un tournant: l'Europe, la littérature et l'exploration psycho-sexuelle deviennent ses nouveaux pôles d'intérêt. Après cette demi-réussite, Kaufman tourne «Henry & June» (1990), sur la liaison «sulfureuse» des écrivains Henry Miller et Anaïs Nin dans le Paris des années 1930, un demi-échec critique et commercial. D'où sans doute ce «Soleil Levant» («Rising Sun») tiré d'un roman à succès de Michael Crichton, simple parenthèse dans un parcours finalement plus cohérent qu'on avait pu le croire. ■

# Le marquis plaît au cinéma

**«Quills - La plume et le sang» vient s'ajouter à la longue liste des films inspirés par Donatien Sade, célèbre écrivain philosophe. Pourtant réputée problématique, la représentation sadienne n'a cessé d'attirer le cinéma.**

**Par Rafael Wolf**

«Sade n'est pas soluble dans le cinéma général, il n'est pas simulable... ». C'est dans ces termes que dans son essai intitulé «Sade contre l'Etre suprême», Philippe Sollers balaye un peu rapidement toute possibilité d'union entre le marquis et le cinéma. Le problème est pourtant posé: l'adaptation sadienne n'est pas une simple affaire d'illustration et ne peut se satisfaire de l'allégorie, bien trop commode.

La question n'est pas de savoir s'il faut ou non montrer les descriptions littéraires de Sade, mais plutôt comment incarner la force subversive de sa pensée, faite de démesure, de violence et de transgression. Une pensée libertaire, matérialiste, athée, dont le but ultime est de dénoncer toute institution (mariage, morale, loi, religion) qui assujettit l'homme ainsi que la nature. «Ce qu'on veut éviter, au fond, c'est la main de Sade, son graphisme, sa vélocité, sa férocité, ses renversements, sa force de contagion.» (Philippe Sollers, «Sade contre l'Etre suprême»). Voilà justement tout l'enjeu et la réussite du film de Kaufman: avoir su suivre cette main, cette rage et cette contagion.

### Les biographies

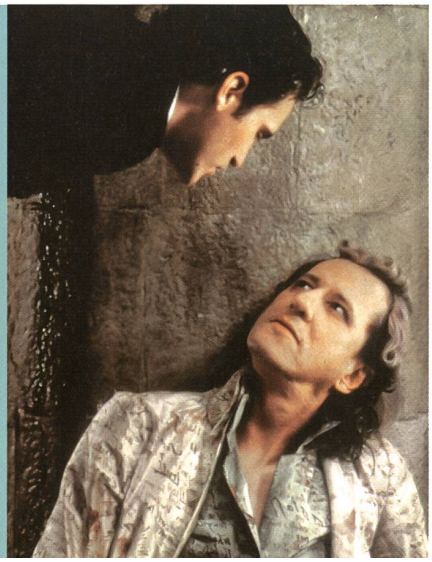
Deux types de films inspirés du marquis se distinguent d'emblée: les biographies et les adaptations de textes. «Quills - La plume et le sang» appartient clairement à la première catégorie, tout comme le récent «Sade» de Benoît Jacquot, avec Daniel Auteuil. Mais contrairement à Kaufman, le cinéaste français évite, par pudeur déplacée, de se confronter à la chair sadienne, réduit son verbe à des formules et va même jusqu'à lui inventer un repentir final. Ainsi, Sade est doué de bonté, en dépit de ses écrits. Une manière comme une autre de dénigrer la subversion profonde et le pouvoir de corruption de l'écrivain philosophe. Plus provocateur, «Marquis» (1989) de Henri Xhonneur, écrit par Roland Topor, adopte un parti pris original et transforme chaque personnage en animal: le marquis-chien, le geôlier-rat, le gouverneur-coq. «Le divin marquis» («De Sade», 1969), de Cy Endfield, évoque différents événements de la vie du libertin (Keir Dullea), vu par le prisme hollywoodien comme un *play-boy* typiquement français, alors que le Danois Gabriel Axel le voit comme un usurpateur, employé aux écuries, se faisant passer pour un héritier dans «Le marquis sadique» («Jed en marki», 1967).

Sans aucun doute l'un des films les plus pertinents sur le sujet, «Marat-Sade» (1967), de Peter Brook, suit le marquis (Patrick Magee) en train de monter, à Charenton, une pièce de théâtre jouée par les patients de l'asile et relatant les derniers jours de Marat. A la fin de la représentation, une révolte tourne en orgie, puis en massacre. L'intérêt majeur du film est de mettre en rapport les écrits de Sade et le contexte de la Révolution française, afin de montrer que l'écrivain était avant tout un documentariste lucide de son époque.

### Les textes adaptés

En plus de la fascination exercée par le personnage de Sade, il allait de soi que ses textes fassent l'objet d'adaptations. Ainsi, «Eugénie de Franval» (1975), de Louis Skorecki (chroniqueur à Libération), se veut une transcription littérale du roman éponyme. Roger Vadim préfère trahir librement «Justine» et «Juliette», resitués à la fin de la deuxième guerre mondiale dans «Le vice et la vertu» (1963). Claude Pierson («Justine de Sade», 1973) et Jacques Scandelari («La philosophie dans le boudoir», 1969) visent avant tout un traitement érotique alors que l'Espagnol Jesus Franco, considéré comme un cinéaste sadique, adapte à trois reprises les romans du marquis: «Les inassouvies» («De Sade 70» 1969), «Eugénie de Sade» («Eugénie», 1970) et surtout «Les infortunes de la vertu» («Justine», 1968), avec Klaus Kinski dans la peau de l'écrivain.

Mais l'adaptation la plus célèbre reste bien sûr «Salo ou les cent vingt journées de Sodome» («Salo ò le centoventi giornate di Sodoma», 1975), de Pier Paolo Pasolini. Le cinéaste transpose l'action dans l'Italie fasciste, s'affranchit de tout érotisme et crée une œuvre unique, démonstration implacable de l'écrasement du peuple par la bourgeoisie et les institutions. Pasolini a par ailleurs parfaitement compris que la parole et l'action sont indissociables chez Sade. Ainsi, les trois conteuses, chargées d'exciter par leurs histoires les tortionnaires du film, appellent la représentation la plus crue de viols et de tortures. En confrontant la distanciation et la représentation frontale, Pasolini parvient à restituer la pensée du marquis dans toute son intégrité. Contrairement à ce que disait Sollers, il ne s'agit pas de dissoudre Sade dans le cinéma, mais bien de dissoudre le cinéma dans Sade. ■



◄◄Le réalisateur Philip Kaufman, la lavandière (Kate Winslet) et le marquis (Geoffrey Rush)
◄L'abbé Coulmier (Joaquin Phoenix) et Sade (Geoffrey Rush)